

LES ORIGINES DE *N'KUNRE*

Encore aujourd'hui toutes sortes d'explications circulent à propos de l'origine de *N'kunre*. Certains disent qu'elle s'est répandue exactement comme une épidémie. Elle sembla d'abord se limiter à une région particulière mais peu à peu elle traversa les frontières, envahit le continent, traversa les mers et finit par illuminer le monde entier.

Si une épidémie répandue par Dieu et non par le diable pouvait exister, qui ne plongerait pas les hommes dans un profond malheur mais les entraînerait vers la béatitude, cette épidémie devrait s'appeler *N'kunre*.

Nombreuses sont les personnes qui prétendent avoir été les premières en contact avec elle. La version de l'histoire présentée ici est à la fois la plus simple et la plus fiable.

Que tout ait commencé en Amérique du Sud ne fait aucun doute. C'est pourquoi on emploie

souvent le terme *Recitação*, qui vient du portugais, et même si de nombreuses appellations existent de par le monde, telles que *Mantra*, *Shingon* ou *Veritas*, c'est le terme *Recitação* dans le sens d'« incantation », qui s'est finalement généralisé. En réalité, avant ce terme était utilisé celui de *N'kunre*, mais il s'est perdu en même temps que le nom du groupe humain qui l'utilisait.

Cette histoire aurait débuté dans une région reculée du Brésil, dans une petite ville d'Amazonie. C'est là que vivait un jeune garçon répondant au nom de Sebastiano. Il avait plutôt bon caractère mais il lui arrivait parfois de se laisser emporter et il pouvait alors devenir violent. Son comportement serait sans doute incompréhensible de nos jours : disons que ses émotions l'emportaient parfois sur sa raison et l'entraînaient à des actions qu'il n'aurait pas dû s'autoriser mais que, dans l'exaltation de sa passion, il se laissait aller à commettre.

S'il fallait défendre Sebastiano, on pourrait dire que ce trait de caractère n'avait rien de rare à cette époque. Avant que la *Recitação* ne se répande, tous les humains avaient tendance à se laisser dominer par leurs passions et ce penchant était à l'origine d'innombrables tragédies. Derrière ces ardentes passions se cachaient des désirs démesurés.

Dans le cas de Sebastiano, ce fut l'amour qui le mena à sa perte. Sa partenaire était Estella, une jolie femme au caractère indépendant. Il en tomba amoureux, lui fit la cour et, après qu'il eut déployé tout son savoir-faire, elle finit par se montrer consentante et ils se marièrent. Mais Estella était une femme sensuelle qui aimait l'amour. Même une fois devenue l'épouse de Sebastiano, elle ne changea pas son comportement et continua à aimer rencontrer d'autres hommes. C'était une créature aux désirs intarissables.

Les disputes entre Estella et Sebastiano étaient donc incessantes. Dès que le mari découvrait une preuve de l'infidélité de sa femme, il lui demandait des comptes. Estella invoquait toutes sortes d'excuses pour l'amadouer. Elle jurait de sa fidélité sur la Vierge, puis elle le trompait à nouveau. Jamais le désir de Sebastiano de posséder exclusivement sa femme ne pourrait être comblé.

Ce qui était à craindre finit par arriver. Par la conjugaison de plusieurs et fâcheux hasards, le mari découvrit sa femme couchée avec l'un de ses nombreux galants. Le vil amant se sauva encore à moitié nu, cependant que le mari et la femme se lançaient des injures, attisant ainsi leur haine réciproque. Leurs paroles devinrent de plus en plus violentes, ils s'empoignèrent, et lorsque Sebastiano se retrouva le visage ensanglanté après

qu'Estella l'eut frappé à la tête avec un vase, sa fureur redoubla et il étrangla sa femme.

Il faut de nouveau souligner ici que ce genre de drame n'était pas rare à l'époque.

Ce détail n'ayant pas été précisé plus haut, signalons qu'Estella était la fille d'un notable de la ville. Ce père vouait un amour sans borne à sa si belle fille et son mariage avec Sebastiano ne lui plaisait pas beaucoup. Il semblait n'avoir consenti qu'à contrecœur à ce qu'il considérait comme un des nombreux caprices de sa fille. C'est pourquoi, dans les disputes entre Estella et son mari, il prenait systématiquement le parti de sa fille et blâmait son gendre.

Dès qu'il eut repris ses esprits, Sebastiano s'enfuit. Non qu'il redoutât la police ou la justice locales : sa propre famille avait, elle aussi, suffisamment d'influence pour, en cas de procès, faire pression sur le tribunal afin que soit reconnu le peu de gravité de la faute d'un jeune homme ayant tué sa femme volage. Ce qu'il craignait, c'était le père de sa femme, Antonio Souza. Car, après le meurtre de sa fille bien-aimée, Sebastiano ne doutait pas que le père, pour qui il n'était qu'un incapable et un impuisant, le tuerait.

Sebastiano s'enfuit donc. Son beau-père avait largement les moyens de mobiliser plusieurs dizaines de tueurs. Grâce à l'ample réseau de ses

relations familiales, d'amitié ou d'affaires, il pouvait étendre son filet sur toute la région. Il suffirait que Sebastiano n'en effleure ne fût-ce qu'une seule maille pour qu'Antonio en soit immédiatement informé. Ses instructions devaient déjà être données. Et peut-être même déjà fixé le montant de la récompense offerte.

Bien évidemment, les mailles du filet seraient plus serrées dans les endroits plus habités. Sebastiano se dit qu'il était donc dangereux de s'approcher des agglomérations et opta pour une région reculée. Il se réfugia dans un endroit où il n'était encore jamais allé, un petit village où personne n'était censé le connaître et au-delà duquel, dans la montagne, ne vivaient plus que quelques indigènes; un village en quelque sorte à l'ultime lisière de la civilisation.

Hélas, notre monde est parfois le théâtre de coïncidences malheureuses. Dans ce village si reculé, Sebastiano se trouva nez à nez avec un homme qu'il avait connu dans son enfance. Il ne s'agissait pas vraiment d'un ami et, de surcroît, il avait un lien de parenté avec Estella.

— Tu es donc ici! s'exclama l'homme.

Sebastiano resta muet.

— J'ai entendu parler de toi, tu sais.

Silence.

— Que comptes-tu faire?

Toujours pas de réponse.

— Comme je t'ai vu, il m'est impossible de ne pas en informer le père Souza. Ne crois pas que je ne compatis pas, mais je ne voudrais pas qu'on me considère comme un complice.

Sebastiano acquiesça.

— J'attendrai une semaine.

— Merci, dit Sebastiano.

— Où vas-tu aller ?

— Je ne sais pas.

L'homme se tut un moment. Puis il reprit la parole :

— Tu ne peux pas retourner en ville.

— Non.

— Tu vas aller dans la montagne ?

— Peut-être.

— Tu as entendu parler des *Desertores* ?

— Non. Jamais.

— Ceux qui se sauvent toujours. Ils habitent dans cette montagne là-bas.

— Les indigènes ?

— Oui. On dit qu'ils habitent là-haut. C'est une rumeur. Personne ne les a rencontrés, en réalité. Quand on s'approche, ils prennent la fuite. Des pauvres bougres ! Un chasseur qui avait pénétré dans la montagne s'est retrouvé face à eux alors qu'ils venaient d'attraper un tatou. Il n'a rien fait pour tenter de leur voler leur prise. Pourtant ils ont abandonné là leur butin et ont disparu. Et le chasseur a pu rapporter le tatou.

— Tant mieux pour lui!

— Ils sont bizarres, ces types. Depuis toujours on raconte des histoires sur eux. En tout cas, il semble qu'ils détestent se battre. Quelle que soit la situation, ils prennent la poudre d'escampette.

— Et ils peuvent vivre comme ça?

— C'est pour ça qu'ils sont pauvres. Ils ne cultivent pas. S'ils avaient des champs, au moment de la moisson, n'importe qui pourrait venir s'emparer de la récolte. Et puis, comme ils ne savent que fuir, ils ne pourraient pas emporter leurs champs avec eux. Ils vivent de ce qu'ils peuvent trouver dans la montagne. Ils sont pauvrement vêtus mais on dit qu'ils ont bon cœur.

— Et alors?

— Si tu allais voir par là-bas? Ici c'est un cul-de-sac. Au-delà du village il n'y a plus rien. Tu ne peux pas rebrousser chemin. Et comme tu m'as rencontré, tu ne peux pas non plus rester caché ici. Tu n'as donc pas le choix, tu dois aller encore plus loin. Je ne pense pas que les *Desertores* de la montagne te seront d'un grand secours, mais c'est quand même mieux que de se retrouver chez les cannibales, non?

Tout en se demandant si les mangeurs d'hommes existaient vraiment en ce monde, Sebastiano envisagea sérieusement la possibilité d'aller se réfugier dans la montagne. Il avait beau réfléchir, il ne voyait pas d'autre solution. Il ne

comptait pas trop sur l'aide des habitants de la montagne mais, au moins, il n'en avait pas peur. Si ce type racontait des histoires bizarres à propos des indigènes, c'était plutôt pour se débarrasser de lui. Sebastiano s'en rendait compte mais il n'avait pas d'autre choix que d'aller dans la montagne.

Il avait une semaine d'avance sur ses poursuivants. Il gagna d'abord la ville voisine et dépensa tout son argent pour acheter de la nourriture et de l'équipement de base pour installer un campement. Puis, évitant le village, il remonta la rivière et pénétra dans la forêt.

Cependant, Sebastiano était un citadin et il ne connaissait rien à la vie en montagne. Il savait se battre au couteau mais pas couper des branches pour en faire une couche qu'on recouvre d'herbes. Il avait naïvement pensé qu'il lui suffirait d'avoir des provisions pour se nourrir mais il ne savait pas comment trouver de l'eau ni allumer un feu. Le pain prenait de la place et, mouillé par la pluie, il devint rapidement immangeable. Les conserves étant lourdes, il les mangea en premier et en trois jours il avait épuisé ses réserves. Il ne savait pas quelles plantes sauvages étaient comestibles. Peut-être parce qu'il avait bu une mauvaise eau, il commença à avoir des diarrhées.

Nulle part il ne voyait de *Desertores*. Ni même quoi que ce soit qui aurait pu leur ressembler ou

indiquer leur présence. La montagne était silencieuse et d'autant plus effrayante qu'elle était déserte. Les seuls êtres qu'il avait rencontrés ces derniers jours étaient des oiseaux et de grosses fourmis, aucun gibier ne semblait habiter cette montagne. Il eut bien l'idée de chasser un volatile pour le manger mais ses projectiles n'atteignaient jamais leur cible.

Affamé et épuisé, il décida de redescendre dans la vallée. Plutôt que de mourir là, oublié de tous, il préférait encore être livré à Souza et tué comme un homme. Mais il n'était même pas certain de pouvoir arriver en bas vivant.

A l'aide d'un trop petit couteau, il se fit une canne avec une branche et entama la descente vers le pied de la montagne. Son corps était très affaibli et plusieurs fois il dut s'asseoir en cours de route. Mais dans sa tête vide résonnait alors la phrase « il ne faut pas rester comme ça » et il se forçait à se lever pour reprendre sa marche. Il regrettait d'avoir eu l'idée de venir dans un endroit pareil.

Alors qu'il marchait ainsi depuis trois bonnes heures, il tomba dans un ravin. Il avait suivi ce qui ressemblait plus ou moins à un chemin mais il s'en était sans doute éloigné à un moment. Plus il se rapprochait de la falaise à sa droite, plus le chemin devenait périlleux. Alors qu'il croyait poser le pied sur une surface d'herbe, il rencontra

le vide, se mit à glisser sans pouvoir s'arrêter ni se retenir aux plantes et finit par tomber à pic dans le lit asséché d'une rivière. Juste après la peur vint le choc de la chute. Il perdit connaissance.

Comme la lumière pénètre peu à peu dans une pièce sombre dont on ouvre lentement la fenêtre, la conscience lui revint. Il réalisa d'abord qu'il était couché sur une surface plane. Son corps était bien droit. Sa tête reposait sur quelque chose de doux. Puis il se souvint qu'il avait fait une chute.

Il entendit du bruit et devina la présence de plusieurs personnes autour de lui. Il ouvrit les yeux mais ne vit que le ciel. Quand il était tombé, c'était le début de l'après-midi, mais il eut l'impression que le ciel avait pris les couleurs du soir. Combien d'heures était-il donc resté évanoui?

Le mouvement des personnes autour de lui était lent et paisible, il ne se sentait pas menacé. Il tourna la tête pour essayer de regarder dans leur direction mais une douleur fulgurante lui traversa le corps. Aucun membre ne le faisait particulièrement souffrir mais son corps tout entier s'était transformé en une masse douloureuse et il poussa un long gémissement.

Après un court silence, il entendit faiblement des voix: les gens qui l'entouraient semblaient s'être aperçus qu'il s'était réveillé. Immédiatement, il perçut une certaine agitation et des

mains vinrent appuyer légèrement un peu partout sur son corps. Était-ce pour lui signifier de ne pas bouger ? Non, plutôt que de l'empêcher de bouger, ces mains semblaient repousser vers une zone de l'inconscience la douleur qui avait jailli de son corps, et il la sentit rapidement s'éloigner. En même temps, il saisit comme un message transmis par le mouvement des mains, lui disant qu'il devait rester tranquille et se détendre.

Des visages apparurent. Penchés sur lui pour voir comment il allait. Ronds, à la peau brune, le nez épaté et les yeux noirs. Tous ces visages se balançaient légèrement en suivant les mouvements des mains. Ils semblaient transmettre le même message lui disant de ne pas bouger et de se laisser aller.

Il entendit qu'on lui parlait à l'oreille. Une voix calme, ni masculine ni féminine, aussi douce que les mains sur son corps, prononçait quelque chose. Elle ne s'adressait pas à lui mais, à travers son oreille, semblait envoyer un message à quelqu'un au-delà de lui-même. En entendant cette voix, il fut peu à peu envahi par la certitude qu'il fallait laisser faire ces gens autour de lui, puis, lentement, il retomba dans l'inconscience.

Telle fut sa rencontre avec les *Desertores*.

Ils avaient fabriqué un brancard de fortune et transporté Sebastiano jusqu'à leur campement,

l'avaient nourri, avaient soigné sa fracture et les multiples contusions dont il souffrait. Ses blessures avaient été pansées avec des plantes. Il lui fallut une semaine pour pouvoir se tenir assis et un mois pour marcher.

Les *Desertores* étaient des gens étranges. Toujours calmes, ils n'élevaient jamais la voix. Ils se déplaçaient imperceptiblement comme des ombres et se trouvaient près de lui avant même qu'il s'en aperçoive. Ils semblaient lire dans ses pensées et veillaient à ses besoins. Au fond, c'étaient des choses assez simples telles que lui donner un peu à manger et à boire, masser ses membres endoloris, le regarder et lui sourire.

Aucune communication verbale n'était possible. Au début, ils n'arrivaient pas à se comprendre. Il n'y avait de toute façon pas beaucoup d'occasions de faire appel au langage. Il suffisait qu'il reste couché et les laisse s'occuper de lui. Ils prenaient tellement bien soin de lui qu'il en oubliait de se demander pourquoi ils étaient si attentifs, pourquoi ils l'avaient sauvé après sa chute de la falaise. D'ailleurs, même s'il leur avait posé la question, ils ne l'auraient pas comprise.

Les *Desertores* avaient sans doute suivi le moindre de ses mouvements pendant qu'il errait dans la montagne. Et lorsqu'ils l'avaient vu tomber dans le ravin, ils étaient accourus pour le secourir. C'était comme si l'option contraire de

l'abandonner là n'existait pas pour eux. Et lui-même, au bout d'un moment, cessa de se demander pourquoi les *Desertores* étaient si bienveillants avec lui.

La nourriture était très sommaire. Quelque chose qui ressemblait à des patates bouillies, un genre de fruit acide, des pois qui, même longuement cuits, gardaient leur dureté et leur goût de crudité, de jeunes feuilles, des pousses de plantes à l'odeur forte, parfois une sorte de ragoût d'une viande inconnue. Une fois, ils mangèrent un tatou qu'ils avaient fait rôtir sur un énorme feu. Tout le monde était ravi et le jeune chasseur qui avait rapporté la bête semblait très fier.

Assez rapidement, en partageant leur vie, Sebastiano s'aperçut qu'il n'y avait jamais de conflit entre eux. Lorsqu'ils désiraient la même chose, il y en avait toujours un qui, à un moment ou un autre, y renonçait. C'est parce qu'ils se conduisaient ainsi avec les autres tribus qu'on les appelait *Desertores*. A la confrontation ils préféraient la retraite, il n'était donc pas faux de dire qu'ils fuyaient.

Au fil des jours, Sebastiano assista à plusieurs événements. Il arrivait que des enfants se disputent. Par exemple, un adulte avait sculpté une poupée toute simple dans du bois et l'avait donnée à un enfant. Alors que celui-ci s'amusait avec son jouet, un enfant un peu plus jeune s'approcha

de lui et tenta de s'emparer de la poupée. Le petit, sans doute particulièrement entêté, hurlait « donne-la-moi ! » en tirant les cheveux de l'autre enfant.

Un adulte, ayant vu la scène, s'approcha alors calmement et chuchota quelque chose à l'oreille du petit. Pas seulement un ou deux mots, mais, pendant un certain temps, comme on fait lentement couler de l'eau dans un récipient, il déversa des paroles dans l'oreille de l'enfant. Immédiatement, celui-ci se calma et, comme si les mots étreignaient doucement son corps, il arrêta de gesticuler et se mit à écouter. Sebastiano se dit que c'était comme quelqu'un qui boit quand il a soif. Lorsque l'adulte cessa son murmure et s'éloigna, le petit avait retrouvé son calme et bien qu'il n'ait sans doute pas oublié la poupée dans les mains de l'autre enfant, il partit vers d'autres jeux.

Sebastiano observa maintes fois des scènes de ce genre. Il arrivait souvent aussi qu'un adulte s'assoie sur le sol, ferme à demi les yeux et se mette à proférer ces mêmes mots. Au bout d'un moment, Sebastiano comprit qu'ils agissaient ainsi lorsqu'ils sentaient leur esprit s'échauffer. Il n'était pas rare non plus que plusieurs personnes forment un cercle en se tenant la main et récitent ces mots ensemble.

Le souvenir lui revint du moment où ils l'avaient sauvé après sa chute dans le ravin. Alors

qu'il était rempli d'angoisse, tout le corps douloureux, entouré d'inconnus, quelqu'un lui avait murmuré quelque chose à l'oreille. En entendant cela, son cœur affolé s'était lentement calmé et il avait de nouveau sombré dans l'inconscience. S'agissait-il des mêmes paroles ?

Ils usaient constamment de cette sorte d'incantation, qu'ils appelaient *N'kunre*. Il pouvait arriver qu'un homme marié ait une maîtresse et qu'une dispute éclate lorsque sa femme indignée découvrait la vérité. Pendant l'année passée parmi les *Desertores*, Sebastiano fut plusieurs fois témoin de ce genre de situation. Mais quand le mari et la femme commençaient à se lancer à la tête leurs quatre vérités, rapidement quelqu'un assistant à la scène disait : « *N'kunre* ». Alors plusieurs personnes venaient former un cercle en se donnant la main et réciter *N'kunre*. Et les deux intéressés, le visage redevenu serein, se mettaient à discuter d'un arrangement.

Le désir de posséder au point d'entrer en conflit avec les autres ne disparaissait pas sous l'effet de *N'kunre*. Mais une fois les tensions apaisées, l'individu pouvait reconsidérer la valeur de l'objet convoité. Peu à peu cette valeur se relativisait et le désir de l'accaparer s'estompait.

Beaucoup d'entre eux commençaient leur journée en récitant *N'kunre*. Surtout les plus âgés, semblait-il. Sans doute parce que les jeunes n'ont

pas envie de contrôler trop tôt leurs désirs, se disait Sebastiano. En revanche, lorsqu'une dispute risquait de se déclencher et que l'entourage proposait *N'kunre*, jamais personne ne refusait.

A force de l'entendre, Sebastiano eut lui aussi envie d'apprendre *N'kunre* et il se fit enseigner l'incantation. Après plusieurs essais, il finit par pouvoir la réciter sans hésitation. Il y avait un certain nombre de consonnes de la langue des *Desertores* qu'il n'arrivait pas à bien prononcer mais les effets de *N'kunre* semblaient ne pas être altérés par l'inexactitude de quelques accents (c'est une des raisons qui permit plus tard que la *Recitação* se répande à travers le monde). Dite dans son intégralité la formule durait environ trois minutes, mais dès les premières secondes, le cœur d'un homme sous l'emprise de la colère se calmait.

Se nourrissant uniquement de cueillette et de chasse, presque nus, ne construisant pas de logement en dur et circulant entre plusieurs lieux de campement, les *Desertores* formaient un peuple rare, même parmi les tribus autochtones. Sebastiano avait compris qu'en se conformant à l'enseignement de *N'kunre*, c'est-à-dire en vivant sans posséder ni se battre, ils ne pouvaient pas s'enrichir. Mais il comprit aussi qu'ils ne désiraient pas beaucoup de choses et qu'il leur était donc d'autant plus facile de se défaire de leurs envies et de

leurs attachements; ainsi ne connaissaient-ils pas non plus de grands malheurs.

Pendant la période qu'il vécut parmi eux, il arriva à Sebastiano de penser avec nostalgie aux plats savoureux à base de viandes, légumes ou céréales qu'il mangeait en ville, mais avant que ces souvenirs se transforment en désirs irréprensibles, il récitait *N'kunre*. Les désirs étaient source de souffrance et *N'kunre* en libérait.

La nuit, lorsqu'il dormait à l'écart des autres, une des femmes le rejoignait parfois. Dans le noir, il l'attirait à lui, caressait sa peau à l'odeur forte, la serrait dans ses bras, écartait ses jambes et se couchait sur elle. Les soirs où la lune brillait, il savait qui elle était, mais quand la nuit était noire, il lui arrivait de ne pas la reconnaître. Ainsi se faisait la recherche de partenaires. Alors qu'ils étaient enlacés, son sexe planté dans le corps de la femme, ils interrompaient un moment les mouvements de leurs hanches et joignaient leurs lèvres pour réciter *N'kunre* ensemble. Alors, le plaisir vif et rapide de la jouissance se transformait en quelque chose de plus serein et plus durable. La satisfaction commune qui suivait l'acte lui semblait infiniment plus grande que celle qu'il ressentait de façon fulgurante pendant l'éjaculation.

Un jour, il posa toutes sortes de questions sur *N'kunre* à l'un des *Desertores* qui était devenu son

ami. D'abord sur le sens des mots récités. Dans leur langage courant, on ne retrouvait pas les vocables utilisés dans l'incantation, mais est-ce qu'en se référant à une autre langue on pourrait en comprendre le sens, comme par exemple pour le portugais par rapport au latin? Son ami ne put que répondre qu'il l'ignorait. Il dit qu'à son avis, le fait d'apaiser l'esprit d'un homme, c'était ça le sens de *N'kunre*. Sebastiano rétorqua qu'il s'agissait de sa fonction et non de sa signification. Mais son ami ne le suivit pas dans cette discussion et se contenta de dire que le sens des mots était leur fonction.

Depuis quand *N'kunre* existe-t-elle?

Depuis que le monde a été créé. *N'kunre* est apparue avec le monde et depuis les générations de leurs plus lointains ancêtres, ils vivent grâce à cette incantation. Mais c'est aussi à cause d'elle qu'il leur est devenu impossible de se lier à d'autres peuples. S'ils avaient des échanges avec eux, comme ils évitent tout conflit, ils finiraient par se laisser déposséder de tous leurs biens. C'est pourquoi ils fuient sans cesse, n'ont pas de possessions et continuent à vivre chichement encore aujourd'hui. Mais la sérénité dont ils jouissent grâce à *N'kunre* est plus importante que la richesse et ils se considèrent comme le peuple le plus heureux du monde.

Pourquoi n'ont-ils pas tenté d'enseigner *N'kunre* à d'autres peuples?

Ils n'y avaient jamais pensé. Pour pouvoir enseigner cette incantation, il faudrait qu'un contact assez long s'établisse avec un ou plusieurs membres d'un autre peuple et, selon ce que l'ami de Sebastiano avait entendu dire par ses parents, grands-parents ou arrière-grands-parents, il semblerait que cela n'ait jamais eu lieu. Tu es le premier. Et comme tu es quelqu'un de bien, c'est une bonne chose que tu aies pu accéder à la paix du cœur.

Est-ce que *N'kunre* est un secret? Quand je suis tombé du haut de la falaise et me suis blessé, vous m'avez secouru. Depuis, je suis resté vivre parmi vous. Peu à peu j'ai appris *N'kunre*. A présent je la récite plusieurs fois par jour et, quoi qu'il arrive, je ne l'oublierai pas. Elle est gravée dans mon esprit. Mais si, connaissant maintenant *N'kunre*, je voulais vous quitter, descendre de la montagne et retourner auprès des miens, est-ce que vous m'en empêcheriez? Est-il interdit que *N'kunre* se répande dans le monde en bas de la montagne?

Mais non. Ce serait une bonne chose que *N'kunre* se propage. Nous ne voulons pas nous accaparer *N'kunre*. Si davantage d'humains vivaient avec elle, cela voudrait dire que nous aurions davantage d'amis et ce serait une bonne chose. Nous n'aurions plus besoin de nous sauver, et nous n'aurions plus à porter ce nom de *Desertores* dont le

monde extérieur nous a affublés (nous n'ignorons pas la façon dont les autres nous appellent). Nous pourrions dignement nous nommer les *N'kunre* et nous en serions heureux. Car c'est ce qui détermine notre façon de vivre et depuis toujours nous avons désiré qu'on nous appelle par ce nom-là.

Est-ce que *N'kunre* est comme une drogue dont on devient dépendant et sans laquelle on ne peut plus vivre?

Oui. A partir du moment où on l'a découverte, on l'utilise quotidiennement dans diverses situations. Même sans le vouloir, les mots viennent aux lèvres et on ne peut pas s'empêcher de prononcer l'incantation. Mais nous sommes persuadés que *N'kunre* n'a rien de pernicieux. Il est vrai qu'une fois qu'on l'a apprise, on ne peut pas l'oublier, mais il n'y a de toute façon aucune raison de l'oublier. Les humains ont besoin de respirer pour vivre mais on ne prétend pas pour autant qu'ils sont des drogués de l'air. C'est parce que l'air n'est pas nuisible. C'est la même chose pour *N'kunre*.

Pourtant, c'est bien parce que vous connaissez *N'kunre* que vous ne pouvez pas entrer en concurrence avec les autres peuples. Et le résultat n'est-il pas que vous devez vous contenter de végéter dans une grande pauvreté? L'aspect pernicieux de *N'kunre* n'est-il pas de détruire l'instinct combatif des hommes?

La seule réponse à cette question, c'est que nous sommes suffisamment heureux.

J'ai une autre question que je ne pose que parce que je manque encore d'expérience : *N'kunre* a-t-elle un effet même si on ne la récite pas soi-même mais qu'on l'entend réciter par un tiers ?

Je pense que oui. Dans notre cas, dès que nous entendons quelqu'un entamer l'incantation à notre intention, nous nous mettons aussitôt à la réciter ensemble. Je ne sais pas ce qui se passerait dans un cas différent, mais je pense qu'il suffit d'entendre les premiers mots de *N'kunre* pour oublier sa colère et se calmer. Les bébés qui pleurent sont apaisés de cette façon, et toi, quand tu étais blessé au fond du précipice après ta chute, bien que tu ne connaisses rien de *N'kunre* ni de notre langue, c'est ainsi que nous t'avons soulagé.

Je m'en souviens vaguement. J'allais très mal, ma fuite m'avait épuisé et j'étais blessé, mais rien qu'en vous entendant déclamer je me suis senti réconforté. J'ai senti l'angoisse qui m'avait envahi s'éloigner soudain. A la place, un sentiment de bien-être m'a pénétré. Mais si elle agit sur celui qui ne la connaît pas, est-ce que *N'kunre* est aussi efficace sur les animaux ? Face à l'attaque du jaguar, au moment où ses griffes et ses crocs vont se planter dans votre chair, est-ce que réciter la formule calme la bête et la fait s'en aller ?

Non, ça c'est impossible. Le jaguar ne comprend pas ce langage. Tout à l'heure, quand tu m'as demandé le sens des mots de *N'kunre*, je crois que je n'avais pas bien compris ta question, mais à présent je peux te répondre sans l'ombre d'un doute. *N'kunre* est un langage et c'est pourquoi elle n'est efficace qu'auprès des humains. Tu pourras vérifier son effet sur les gens que tu rencontreras là où tu iras après avoir quitté la montagne. Comme ça, tu pourras aussi différencier les êtres humains des autres êtres vivants. Mais attention, si tu tentes l'expérience face à un jaguar, tu risques de te faire mettre en pièces, alors sache que ce genre de tentative est possible mais particulièrement dangereux.

Les paroles de son ami devaient se réaliser plus tard, lorsque Sebastiano serait descendu de la montagne et aurait retrouvé son milieu d'origine.

Au bout d'un an, il envisagea de partir. Il se sentait bien parmi les *Desertores*, cependant la ville où il avait vécu depuis son enfance lui inspirait une intense nostalgie. Aussi, après avoir dit à ses amis qu'il reviendrait dans quelque temps, il prit le chemin du village et de là rejoignit la ville. Les gens regardaient ce jeune homme tout crotté d'un œil curieux. Puis quelqu'un finit par le reconnaître et se souvint même qu'il s'appelait Sebastiano.

Trois jours plus tard, il était capturé et traîné devant Antonio Souza. Son ancien beau-père était toujours dans une rage folle. Il usa de tous les mots qu'il connaissait pour tancer son gendre ligoté devant lui. Il énuméra tous ses forfaits, le couvrit d'injures et attisa la haine qu'il avait gardée au fond de son cœur.

Finalement Sebastiano fut traîné dans l'arrière-cour et mis debout devant le mur de clôture en brique.

— Tu as bien fait de revenir, lui lança Souza. Je pensais que tu étais mort de faim dans la montagne. Mais non, tu es bien là. J'ai juré de te tuer de mes propres mains et j'aurais été déçu que tu crèves quelque part dans la nature. Tu vas pouvoir être mis à mort comme un être humain et les hommes qui t'ont amené ici pourront recevoir leur récompense. Quant à moi, je vais pouvoir te tuer et venger ma pauvre petite fille perdue. Ainsi, tout sera en ordre. Tu n'es pas mort de faim comme une bête dans la montagne, tu es revenu en ville et tu te tiendras bien droit quand tu seras fusillé. Est-ce que tu veux qu'on te bande les yeux? Si tu gardes les yeux ouverts, si tu regardes bien en face les armes pointées vers toi, si tu fixes la balle quand elle sera tirée sur toi, alors, finalement, je pourrai t'accorder un tout petit peu de mon respect. Si tu ne t'effondres pas et restes bien droit jusqu'à la fin, je pourrai te considérer

comme le mari de ma fille. Que décides-tu? Tu veux un bandeau ou pas? Si tu es trop effrayé pour répondre, tu ne mérites même pas une seule de nos balles et tu seras dépecé et jeté quelque part au pied de la montagne.

Plusieurs hommes aux ordres de Souza étaient là, armés de pistolets. En parlant tout seul, Souza s'était échauffé et son visage était devenu cramoisi.

— Alors, tu te décides? Tu veux un bandeau ou pas?

Tout en disant cela, Souza pointa son pistolet vers le ciel et tira, effrayant les hommes autour de lui.

C'est là que, pour la première fois dans le monde civilisé, Sebastiano entonna *N'kunre*. Pendant les premières secondes, Antonio Souza resta ébahi. Un moment son visage sembla s'enflammer encore plus. Et puis, comme s'il venait de rencontrer le spectre de sa mère, il blêmit, vacilla et dut s'appuyer sur le mur de brique. Ce même mur devant lequel, quelques instants plus tôt, il ordonnait à son gendre de se tenir debout.

Sebastiano continua à réciter *N'kunre* en regardant Souza droit dans les yeux. Arme à la main, ses hommes écoutaient aussi, interdits. L'un d'eux posa doucement son pistolet à ses pieds. D'autres l'imitèrent. Le pistolet de Souza glissa de sa main et tomba sur le sol.

La récitation se termina. Souza semblait transformé en statue de pierre. De même que ses hommes.

Ce ne fut qu'après un long moment que Souza recouvra ses esprits.

— Va-t'en! Tu peux aller où tu veux.

C'est tout ce qu'il put dire d'une voix rauque. Puis immédiatement il lança :

— Attends! Ne pars pas tout de suite. Ce que tu as récité tout à l'heure, fais-le-moi entendre encore une fois, s'il te plaît!

Et tous ensemble ils écoutèrent à nouveau *N'kunre*. Ils écoutèrent, extasiés.

L'habitude de dire la *Recitação* le matin au réveil se répandit au-delà des océans. Sur Internet, de nombreux sites diffusèrent en boucle une voix qui calmait l'esprit. On découvrit que les différences de prononciation dues à la diversité des langues n'influaient aucunement sur l'efficacité de la *Recitação*. Cinq années s'écoulèrent entre l'histoire de Sebastiano et la dissolution à travers le monde des armées et de la police. On peut dire que ce fut rapide, mais certains trouvent que ce fut long. L'essentiel est que les hommes aient fini par apprendre à contenir leurs appétits démesurés.

Entre-temps de nombreuses thèses furent écrites sur l'efficacité de *N'kunre* ou de la *Recitação*. Des

spécialistes en phonétique, en sciences cognitives ou en éthique menèrent de nombreuses recherches communes, puis des psychologues et des politologues les rejoignirent. Mais finalement, on ne put jamais comprendre pourquoi les sonorités d'une centaine de syllabes avaient un tel effet pour apaiser les désirs des gens.

Un individu lança une mise en garde : si le principe même de la guerre disparaissait, la civilisation ne progresserait plus. Mais il ne le fit que jusqu'à ce qu'il soit lui-même en présence de la *Recitação* et à peine l'avait-il entendue une fois qu'il revint immédiatement sur ses déclarations simplistes. Les religieux, au début, se méfièrent, car ils voyaient là un nouveau type d'ennemi à combattre, mais très rapidement ils l'adoptèrent et la *Recitação* fut ajoutée au début de toutes les prières. De façon générale, la *Recitação* rendait plus pieux tous ceux qui avaient une religion. Quant à ceux qui n'avaient aucune foi, ils manifestaient un plus grand respect envers les principes de l'univers et de la vie.

Ainsi, le crime dramatique d'un jeune mari qui tua sa femme sous l'emprise de ses émotions fut finalement pour l'Homo Sapiens l'occasion d'un progrès moral.